Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX^e siècle ?

Augustine : échos dans les temps présents

Alice Winocour

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4553>

DOI : 10.4000/rh19.4553

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 75-76

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Alice Winocour, « *Augustine* : échos dans les temps présents », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne],
47 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4553> ; DOI : 10.4000/rh19.4553

Tous droits réservés

ALICE WINOCOUR

Augustine : échos dans les temps présents

Paris, hiver 1885. À l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, le professeur Charcot étudie une maladie mystérieuse : l'hystérie. Augustine, 19 ans, devient son cobaye favori, la vedette de ses démonstrations d'hypnose. D'objet d'étude, elle deviendra peu à peu objet de désir.

C'est en lisant *La guérison par l'Esprit* de Stefan Zweig, que je me suis approchée des travaux du professeur Charcot à la Salpêtrière. J'ai tout de suite été fascinée par cette véritable cité des femmes, où des milliers de malades étaient soumises à l'autorité de médecins issus de la bourgeoisie, observées jour et nuit, comme des animaux de laboratoire. Un monde mystérieux, sulfureux, clos et violent.

Je me rappelle de l'émotion qui m'a saisie, à la lecture d'un commentaire médical, daté du 13 mai 1885 : « Hier soir, Augustine s'est enfuie de la Salpêtrière, déguisée en homme. » Je n'oublie pas l'image qui m'est apparue à ce moment là : celle d'une jeune femme reprenant sa place dans le monde, relevant la tête, marchant debout. C'est cette image qui est à l'origine de mon désir de ce film. Quelles relations avaient pu exister entre Charcot et sa malade vedette ? Que se passait-il entre les examens ? De quelle nature était leur relation ? C'est ce hors-champ, cette tache aveugle, qui a déclenché mon imaginaire.

Le fil qui me liait à Augustine était un fil émotionnel : son histoire résonnait en moi. Dès lors, une question centrale est apparue en abordant l'écriture et plus tard, la réalisation du film : comment trouver des échos contemporains à cette histoire qui, dans les faits, se déroulait en 1885 ? Comment faire du passé une matière vivante, capable de nous interroger et de nous émouvoir, aujourd'hui ? Comment ce sujet pouvait-il faire écho dans le présent, dans les thèmes abordés, mais aussi dans la forme cinématographique ?

J'ai abordé l'hystérie comme une révolte. Les malades de Charcot étaient des femmes de condition sociale très basse, des bonnes, le plus souvent sans éducation, soumises à des conditions de vie épouvantables, sans droits, généralement violées. L'hystérie est une réponse à cette violence sous forme de rébellion. Privées de parole, ces femmes exprimaient leur détresse et leurs

revendications avec leur corps. Si l'hystérie a évolué avec la société, cette révolte me semble toujours d'actualité. L'idée que le corps puisse être le théâtre de souffrances muettes, inexprimables, ne s'est pas évanouie avec le XIX^e siècle – si l'on songe un seul instant à tous les maux que les corps contemporains expriment, et qui ne semblent pas avoir de causes organiques. Ce sont principalement de vraies malades, tout juste sorties de l'hôpital, et certaines encore sous traitement, qui témoignent dans le film face à la caméra ou qui composent ce qu'on appelle communément « la figuration ». Mais ici, ce ne sont pas des ombres. Ce sont des corps et des visages qui apportent une dimension plastique, picturale, essentielle au film.

Je voulais aussi trouver une certaine modernité dans l'approche visuelle. L'histoire de l'art du XX^e siècle a été profondément marquée par les travaux de Charcot qui a, d'une certaine manière, révolutionné la représentation du corps, qui l'a sans le savoir « libéré ». J'ai voulu que la dimension contemporaine du film passe par le genre, à la limite du fantastique, qui renvoyait aussi à l'atmosphère des romans gothiques de la fin du XIX^e siècle. J'ai filmé les crises d'Augustine comme des crises de possession. *Evil Dead 2*, où un personnage est attaqué par sa propre main, *L'Exorciste*, certains films de Dario Argento, comme *Suspiria*, ont été de vraies sources d'inspiration. Augustine est comme une possédée : elle est victime de son propre corps, qui lui échappe. Aussi, au lieu de demander à l'actrice qui incarne Augustine de jouer les crises, il fallait les lui faire subir. Pendant les prises de vues, ses membres sont tirés par des cordes, qui la malmènent en tous sens. Elle ne peut rien contrôler. Son corps est un monstre qui prend le dessus.

Augustine est un film qui raconte l'histoire d'une libération du point de vue du faible. C'est la révolte du rat de laboratoire. Il évoque non pas l'apogée de Charcot, mais sa chute. Je voulais filmer ce regard d'entomologiste sur des femmes qui se débattent comme des papillons pris dans la lumière, l'érotisme cru d'une situation de voyeurisme, sous couvert d'un alibi médical, comme dans les leçons de Charcot où les spectateurs viennent se rincer l'œil comme dans un *peep show*. J'ai essayé d'envisager toutes les scènes d'examen entre Charcot et Augustine comme des scènes sexuelles, avec parfois un sous-texte sado-masochiste.

Augustine est un film sur le regard – celui que ces hommes portaient sur ces femmes. J'ai le sentiment que ce regard-là, ce mélange de peur et de désir n'a pas disparu. Et qu'il existera toujours.

*Alice Winocour est réalisatrice ;
son film Augustine est sorti sur les écrans en 2012*